

Samedi 30 Mars 1867.

UN HÉROS SANS LE SAVOIR.

*Les personnes sujettes à tomber en syncope feront bien de ne point lire le présent article; celles qui se jugeront assez fortes pour nous suivre comprendront l'opportunité de cet avertissement.*

Celte précaution prise, je commence. Avant-hier, samedi, j'ai été témoin, dans l'amphithéâtre de service de M. Velpeau, à la Charité, d'un spectacle dont le simple souvenir me fait pâlir en traçant ces lignes. Il s'agissait d'opérer d'un cancer, placé sur la langue et se ramifiant à la mâchoire inférieure, un brave homme venu du fond de la Dordogne pour se confier au bistouri de l'éminent chirurgien. On disait à côté de moi que le malade avait eu de profonds chagrins, et que, pour s'étourdir, il avait fumé avec excès, ce qui l'aurait conduit à ce qu'on appelle le *cancer des fumeurs*; mais je n'ai pas entendu l'illustre professeur de clinique se prononcer à cet égard, il a seulement exposé l'urgente nécessité de l'opération en même temps que sa gravité. En voulez-vous un aperçu, mettez-vous à la place du cancéreux. Figurez-vous qu'on va vous tailler dans toute son épaisseur la lèvre inférieure, depuis son bord libre jusqu'à l'os hyoïde en passant par le menton; ce n'est rien encore : cette incision pratiquée, imaginez-vous que, sur votre corps vivant, on décolle et dissèque lentement chaque lambeau de cette lèvre ouverte, pour la séparer de l'os de la mâchoire ; imaginez-vous de plus qu'on vous coupe un à un les muscles de la région sublinguale, que, pour lier vos artères béantes, on les saisit avec des pinces, qu'ensuite on vous arrache la première molaire du côté gauche, la

seconde du côté droit, et qu'enfin ou vous scie, avec la *scie à chaîne*, chacune des branches de la portion de mâchoire que l'on va vous enlever.

C'était là la torture compliquée que le patient avait à subir.

J'en connais, et des courageux, qui auraient préféré dix fois se faire sauter la cervelle ; pour moi, rien qu'à ce programme, je regardais la porte de sortie pour voir s'il me serait facile de m'en aller, car déjà je sentais me venir sur le front un froid humide, en même temps que je pâlais et que j'étais en proie à tous les symptômes d'une lourde oppression.

La vue du drap blanc qui couvrait le matelas, posé sur la table d'amphithéâtre, l'acier des instruments, les fils cirés que préparait les internes, chacun de ces détails augmentait mon malaise, et Je sentis le coeur positivement me manquer quand, sur l'indication du chirurgien, qui jugeait que l'opération se ferait beaucoup mieux, le malade étant simplement assis sur une chaise, on fit un paquet informe du drap et du matelas, et on le jeta par-dessus la balustrade qui sépare du gradin le reste de l'amphithéâtre.

La chaise fut placée, et M. Velpeau et ses élèves relevèrent et boutonnèrent le collet de leurs paletots pour se préserver autant que possible des jets de sang qui allaient les éclabousser.

Un mouvement se fit du côté de la porte, le patient faisait son entrée. C'était un homme de cinquante-trois ans, ayant l'air de se porter à merveille. Sa physionomie ouverte et sympathique, son nez un peu grand, ses lèvres charnues indiquaient une entière bonhomie; ses yeux bleus achevaient de signaler la douceur d'une bonne nature.

Un détail qui centuplait l'horrible de la scèoe, c'est que, vu la nature et la longueur de l'opération, l'emploi du chloroforme

était, paraît-il, contre-indiqué; ainsi, le pauvre homme allait ne rien perdre, absolument rien, des moindres coups du bistouri qui allait le disséquer vivant.

Il le savait, car on doit prévenir le patient pour ces sortes d'opérations, eh bien! il quitta sa capote d'hôpital avec autant de tranquillité que s'il allait se mettre au lit, s'assit et ouvrit la bouche aussi simplement que s'il s'agissait uniquement de montrer sa langue.

J'étais plus malade que le malade, non-seulement je défailtais pour lui, mais, dois-je le dire, je tremblais aussi pour M. Valpeau. Bien qu'il ait une verte vieillesse, à son âge, une telle opération pouvait être une grosse affaire, et ce n'est pas sans une vague appréhension que Ton voit un bistouri dans cette main tremblante! Mais à peine l'instrument fut-il en contact avec les chairs, que cette main tont-à-l'heure vacillante se montra subitement souple et ferme à la fois, comme si elle était devenue d'acier.

Je fermai les yeux quand le trapçhaut du bistouri pénétra dans le bord libre de la lèvre; lorsque je me hasardai à les rouvrir, la division des tissus s'étendait déjà jusqu'au menton.

On parle du courage d'un gredin qui est monté dernièrement sur l'échafaud, prenez donc place ici et regardez : le couteau dissèque, la plaie s'ouvre — de plus en plus béante, — le sang jaillit de toute part sur le visage des internes et de leur chef, et l'héroïque patient n'articule pas une plainte, ne pousse pas un soupir, ne fait pas un mouvement ! C'est à peine s'il est devenu pâle : la bouche ouverte, les yeux fermés, il est impassible comme un cadavre.

On renverse sur chaque joue le lambeau correspondant de la lèvre, — absolument comme un revers d'habit, et pour placer la scie à chaîne, — directement sur l'os, — le chirurgien arrache une molaire de chaque

côté. C'était atroce de voir le clavier fonctionner dans cette mâchoire toute sanglante!

Les molaires arrachées, on place la scie, elle va et vient, les dents d'acier rongent l'os, on en entend le bruit, puis tout-à-coup elle s'arrête, elle s'est engagée; le malade fait un mouvement de la tête, le sang l'étouffe et, autant que le lui permet sa bouche mutilée, il demande à cracher, puis on l'entend qui dit d'un accent très-ferme : « *Marchez maintenant.* »

Devant ce courage inouï, un frisson d'admiration court dans l'amphithéâtre; certes, il y avait de quoi.

Enfin, quand l'autre branche de la mâchoire est sciée et que tout le menton se détache, l'opéré crache une seconde fois et, avec ce qui lui reste de bouche, on entend qu'il dit : « *Cela va bien, maintenant.* »

On essuie et on recoud les chairs, l'héroïque malade ouvre les yeux et ne sourcille même pas en se voyant littéralement inondé de son sang, comme un animal que Ton égorge.

Depuis le premier coup de bistouri jusqu'au premier coup de suture, le supplice avait duré une demi-heure.

Les chairs n'étaient pas encore recousues que cet intrépide bonhomme saisit les mains de M. Valpeau avec tous les signes de la plus expansive reconnaissance, en essayant de bégayer quelques paroles.

On lui défendit de parler, car cela pouvait aggraver son état. Quand les infirmiers apportèrent un brancard pour le transporter à son lit, on eut de la peine à lui faire croire que c'était pour lui, il aurait trouvé tout naturel de regagner à pied sa salle. Dernier trait que j'observe à placer crainte de paraître charger la vérité, c'est que, dans cet effroyable état de mutilation, ce martyr obscur *souriait* à tous ceux qu'il connaissait, et que ses yeux bleus rayonnaient d'affabilité et de bonhomie.

Je le suivis jusqu'à son lit, il y monta tout seul, simplement, sans bravade, pendant

que les autres malades se détournèrent, ne se sentant pas la force de regarder.

Ce n'est pas un ancien soldat, c'est un simple homme des champs ; je sais son nom, mais l'excès même de mon admiration, joint à un bizarre sentiment de délicatesse, me fait hésiter à l'écrire ici, car le *Figaro* est si répandu que demain, aujourd'hui peut-être, mon héros ne serait plus un *héros sans le savoir*.

Pour revenir à moi, si je ne me suis pas évanoui pendant l'opération, c'est que j'ai oublié d'y penser devant l'héroïsme de ce brave homme.

(Le *Figaro*.) Pierre Boyer.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

M. Pierre Boyer a adressé cette seconde lettre à M. le rédacteur en chef du *Figaro* : « J'ai appris que vous vous intéressiez vivement, ainsi que bon nombre de vos lecteurs, à l'énergique malade dont j'ai raconté l'héroïsme il y a deux jours dans le *Figaro*. Je suis donc retourné à la Charité pour avoir des nouvelles de ce brave homme.

Absorbé par des travaux pressés, je ne l'avais pas revu depuis le jour de la terrible opération, et, bien qu'elle eût été faite avec une habileté remarquable, je craignais beaucoup que mon héros n'eût succombé, aussi, suis-je entré à l'hôpital avec des transes réelles ; je n'ai parlé à personne, je me suis dirigé tout droit vers le lit, que je craignais de trouver vide.

Eh bien, j'ai la satisfaction de vous annoncer que, non-seulement l'intrépide opéré de l'intrépide chirurgien n'est pas mort, mais qu'il se porte de la façon la plus satisfaisante pour quelqu'un que Ton a privé de la moitié de la mâchoire.

Il n'a pas eu le moindre délire, il n'accuse d'autres souffrances que *quelques petits picotements*. Naturellement on ne lui donne que des aliments liquides, du consommé et du **bordeaux**.

Je lui ai demandé s'il dormait, il m'a répondu par geste qu'il dormait *sept heures*. Il lui est interdit d'essayer de parler; une fois guéri, le pourra-t-il? Cette question, il paraît, intéresse beaucoup M. Velpeau.

Malheureusement, sans compter l'érysipèle, quand la suppuration s'établira, on aura encore à redouter l'infection purulente ; mais cet habitant des champs est une nature saine et vivace, il vivra ; la Providence lui doit bien cela en récompense de son héroïsme. A ce sujet, et pour finir, il m'est venu une idée bizarre : si quelque part j'étais souverain, à côté des décorations destinées à ceux qui affrontent la mort en tuant courageusement les autres, j'en aurais peut-être quelques-unes pour ces hommes beaucoup plus rares qui bravent les tortures les plus horribles pour prolonger leur vie sans détruire personne.

Agréer, etc. Pierre Boyer.